

FESTIVAL

# Cinéma marocain sept ans de réflexion

Après Rabat en 1982 et Casablanca en 1984, Meknès a abrité en ses remparts ismaéliens, après sept ans d'interruption, le III<sup>e</sup> Festival du film marocain. En dépit du marasme, une promesse de vitalité ?

**D**Meknès, correspondance particulière dix jours de festival (dix-sept films sélectionnés entre 1985 et 1991, parmi lesquels cinq courts métrages) pour s'interroger sur le malaise pathologique qui gangrène le tout petit atoll du cinéma marocain... D'emblée, Hassan Benjeloun, réalisateur et producteur de son premier film, *la Fête des autres*, exprime sa déception : « Depuis la sortie de mon film, je ne suis jamais arrivé à placer un mot sur son contenu. Presque toutes les questions auxquelles j'ai été appelé à répondre se rapportaient aux problèmes du cinéma et, au mieux, aux difficultés de tournage de mon film. » Dans le cadre du 1<sup>er</sup> Colloque national sur le cinéma marocain organisé par le festival, quatre jours de discussions houleuses ont ainsi donné la mesure d'un cinéma qui se cherche. « Ça fait longtemps qu'on se plaint, précise Farida Belyazid. Avant, on se plaignait séparément, aujourd'hui on s'est regroupé pour se plaindre ! » Il est vrai qu'avec une moyenne de deux films par an, un fonds de soutien maigre et désossé, un manque chronique de techniciens, peu de producteurs et des équipements insuffisants, il y a de quoi s'indigner.

Mais les films dans tout ça ? En tête d'un trio qui se démarque, l'extatique Jillali Ferhati et *la Plage des enfants perdus* qui, après avoir accosté sur la lagune vénitienne en septembre dernier dans la compétition officielle, a vogué allégrement au-dessus du palmarès de Meknès. Le jury du festival lui a attribué son Grand Prix 1991, doté de 100 000 dirhams (70 000 francs). Point de surprise non plus pour Mohamed Abderrahman Tazi qui a récolté le prix de la réalisation pour son film *Badis*, histoire d'un instituteur casablancais (interprété par Jillali en personne) qui profite de sa mutation dans un petit village de pêcheurs — enclave espagnole en territoire marocain — pour mettre à profit sa mainmise étouffante sur la femme qui porte son nom et qu'il soupçonne d'infidélité. La femme en question se lie d'amitié avec Moïra — interprétée par la très belle Maribel Verdu —, fille de pêcheur qui en pince sérieusement pour un soldat espagnol, on la comprend ; ce qui n'est pas sans danger, dans cet espace clos où le moindre secret résonne comme l'écho boomerang d'une délation concertée.

Destins de femmes, prisonnières d'un même monde, joliment mis en images, mais avec toujours — et en cela *Badis* rejoint *la Plage des enfants perdus* — ce même souci d'esthétisme exacerbé, acidulant la jolie réalité marocaine dans un féroce politico-lyrique.

Plus complexe, le film de Farida Belyazid, *Une porte sur le ciel*, qui, très justement, fut récompensé pour son excellent scénario. Nadia est une jeune Marocaine issue d'une union mixte (mère française) qu'un père mourant ramène au chevet de son Maroc natal. Un retour aux sources qui accentuera le sentiment blessant d'être peut-être passé à côté de l'essentiel. Dépressive, elle se tourne alors vers le ciel qui, soudainement, lui ouvre les portes d'une spiritualité ; parce que, à la longue, et c'est Farida Belyazid qui l'affirme, « un monde sans spiritualité est un monde lobotomisé ».

« J'ai voulu montrer un autre visage de l'islam. Je suis un peu dérangée par l'image qu'on en donne à l'extérieur : l'islam, c'est ma culture et je ne me reconnais pas dans ces scoops qu'on en fait à l'étranger, islam coupeur de tête, qui fait peur... » Servi par un très beau cadrage, mêlant à la fois une part de réalité et de rêve, *Une porte sur le ciel* se présente comme un film d'avenir.

Très attendu, *Un amour à Casablanca* d'Abdelkader Lagtaa qui, avec son premier long métrage, a provoqué un mini-scandale auprès des uns et l'ad-

miration des autres. Mouna Fettou, assurément la meilleure interprète de ce festival, n'a pas choisi la facilité en enfilant crânement les dessous de cette jeune Casablancaise (Geloua) libertine, qui fornique allégrement entre cours du jour (aux bras d'un vieux quinquagénaire qui pourrait être son père) et séance photo dans le noir (avec un jeune reporter qui se révélera être le fils du premier). Evidemment, ça donne des choses peu communes : une jeunesse casablancaise qui s'envoie en l'air en se roulant des pétards ; une jeune lycéenne qui rassure son ex-pucelle d'amie en lui prodiguant des conseils utiles (« t'inquiète, on peut toujours te le recoudre ! »), on y croise même un homme nu — deux tiers de poils pubiens pour une once de chair — ce qui reste franchement révolutionnaire au Maroc. « Un corps en tant que tel n'est pas vulgaire : il est beau tout simplement. Ce qui est vulgaire, c'est le regard que l'on porte sur ce corps, parce que ce regard véhicule et des frustrations et de francs blocages. » Dixit Lagtaa.

Dominique ORLANDO